

Ponthiamas un petit Etat des Indes, une utopie physiocratique

Du Pont de Nemours et la prose de Pierre Poivre

Reproduction d'un article des *Éphémérides du citoyen* d'août 1767 : *Mémoire sur le nouveau Royaume de Ponthiamas*. pp.201-221.

INTRODUCTION

En 1768 est édité à Yverdon, sans nom d'auteur, un ouvrage intitulé *Voyages d'un philosophe ou observations sur les mœurs et les arts des peuples de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique*. Cet ouvrage rencontre un grand succès, d'où de très nombreuses éditions qui, passée la première, mentionnent l'auteur : Pierre Poivre. L'intérêt suscité par cet ouvrage lors de sa parution fut avant tout le fait des économistes qui voyaient dans les observations de Poivre sur les peuples du monde une démonstration à l'usage de tous de leurs théories physiocratiques, il n'est donc pas étonnant qu'ils aient été à l'origine de la diffusion de l'ouvrage ; en voici la genèse.

Lecture à Lyon en 1763 et 1764

Pierre Poivre prononce deux discours à l'*Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon* en 1763 et 1764 ayant pour titre : *Observations sur l'état de l'agriculture chez les différents peuples de l'Afrique et de l'Asie*. Le deuxième discours s'intitulant : *Suite des observations sur l'état de l'agriculture ...* (Voir le manuscrit 226 n°32 à 68 de l'Académie de Lyon à la bibliothèque du Palais des Arts. Également, une copie du manuscrit au Muséum d'histoire naturelle de Paris).

Diffusion à Paris en 1766

Avant que ne paraisse la première édition (Yverdon, 1768), des copies du manuscrit circulent. Et il en est fait lecture durant l'année 1766, dans l'enceinte d'une société savante parisienne. Il est possible, sinon probable, que c'est Pierre Poivre lui-même qui prononça à nouveau les deux conférences offertes précédemment à ses confrères de l'Académie de Lyon.

Ainsi, Monsieur Le Trosne dans le *Journal de l'Agriculture, du Commerce, et des Finances*, t.VI, juillet 1766. « *J'ai eu occasion d'entendre la lecture d'un Mémoire de M. Poivre, Directeur de la Société Royale d'Agriculture de Lyon, sur l'état de la culture....* ». Le compte-rendu est bref mais très élogieux. Il se termine par : « *S'il se conforme aux désirs de tous ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre, il ne tardera pas à enrichir le public d'un ouvrage si utile* ».

Publication d'extraits en 1767

Une copie du manuscrit a été remise par Poivre à P.S. du Pont de Nemours. C'est de cette copie que provient l'extrait publié dans le tome huit des *Éphémérides du citoyen* en août 1767, sous le titre : *Mémoire sur le nouveau Royaume de Ponthiamas*. Cet extrait correspond à 24 pages des 140 pages de l'édition 68 de l'ouvrage de Poivre. Le journal *L'Avantcoureur* dans son édition du lundi 31 août 1767, fait part de l'édition du tome huit des éphémérides et consacre près de deux pages au *Nouveau royaume de Ponthiamas*.

En octobre 1767, le *Journal des Scavans* dans ses « extraits des meilleurs journaux de l'Europe » reprend l'article des *Éphémérides* du mois d'août sur *Ponthiamas*, intégralement, sans en changer une virgule.

*

EPHEMERIDES DU CITOYEN,
ou
BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE
DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
1767. TOME HUITIÈME.

Mémoire sur le nouveau Royaume de Ponthiamas.

C'est un spectacle digne des belles âmes qu'un nouvel Empire fondé par la sagesse & la bienfaisance d'un simple particulier au milieu des Nations les plus barbares.

Kiang-tzé, Négociant Chinois, est l'instituteur du Royaume de Ponthiamas, dont nous croyons devoir donner une idée à nos Lecteurs. La situation de cet Etat est dans la partie la plus orientale des Côtes de l'Inde, entre Siam & la Cochinchine, ou pour se rapprocher encore davantage entre les Malais & Camboye.

Ce Pays est souvent appelé dans les Voyageurs ou dans les Cartes, la Baye de Cancar : il étoit totalement désert au commencement de ce siècle, les guerres continuelles & sanglantes des Malais & des Souverains de Camboye en avoient fait une vaste solitude.

Kiang-tzé n'étoit que le Patron d'un navire marchand, qui négocioit aux Isles Philippines & à Batavia, mais il étoit riche, & comme on va voir, sage, noble & généreux.

Tout le monde sait qu'un des grands malheurs de la *Chine*, c'est d'être quelquefois surchargée d'une population excessive : la bonté du Gouvernement y fait multiplier les Habitans au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer ; mais ce vaste Empire étant environné de deux côtés de la mer, de l'autre des Tartares qui ne cultivent point, & des Cochinchinois qui sont eux-mêmes excessivement peuplés : d'ailleurs tout le reste des terres voisines étant cruellement ravagées par tous les fléaux politiques destructeurs des richesses & de l'humanité. Les Chinois n'ont dans les grandes & longues disettes qui naissent de l'intempérie des saisons, que des ressources très foibles & très éloignées.

Kiang-tzé réfléchissant sur cette malheureuse position de sa Patrie, & sur la fertilité des terres de *Cancar* qui étoient totalement abandonnées, conclut qu'il feroit un double bien à l'humanité, s'il attiroit une Colonie de Chinois dans le Royaume de Ponthiamas. Ses voyages dans les diverses Colonies des Européens servirent sans doute à faire naître & à développer dans son esprit une si grande & belle idée.

Notre nouveau Fondateur employa donc toutes ses richesses & toute sa science à fonder la Colonie Chinoise de Ponthiamas, qui subsiste aujourd'hui avec éclat sous le Gouvernement paternel de son fils.

Cet Etat & les deux voisins sont presque totalement inconnus en Europe, nous en allons donner quelque détail ; on peut compter sur la bonté des sources où nous puiserons ces faits intéressants.

Les Malais.

Au sud du Royaume de Siam, est située la presqu'isle de Malaca. Ce pays fut autrefois très peuplé & par conséquent bien cultivate. Le peuple qui l'habitoit formoit une puissance considérable, & jouoit un rôle brillant dans l'Asie ; il couvrait la mer de ses vaisseaux, & faisoit un Commerce immense. Il avoit apparemment d'autres Loix que celles qui le gouvernent aujourd'hui. Il en est sorti, en différens temps, une multitude de Colonies qui ont peuplé de proche en proche les Isles de Sumatra, de Java, de Bornéo, & Celebes ou Macassar, des Moluques, les Philippines & les Isles inombrables de tout cet archipel qui borne l'Asie au Levant, & qui occupe environ 700 lieues en longitude de l'Est à l'Ouest, sur 600 en latitude du Nord au Sud. Tous les Habitans, au moins ceux des côtes de ces Isles, sont un même Peuple, ils parlent à peu près le même langage, ils ont les mêmes Loix & les mêmes mœurs. Il

est assez singulier que cette Nation, qui occupe une partie aussi considérable de la terre, soit à peine connue en Europe.

Les Voyageurs qui fréquentent les Malais sont très étonnés de trouver au Midi de l'Asie, & sous le climat brulant de la Ligne, les Loix, les mœurs, les usages & les préjugés des anciens Peuples du Nord de l'Europe. Les Malais sont gouvernés par les Loix féodales.

Un Chef, qui a le titre de Roi ou de Sultan, commande à de grands Vassaux, qui obéissent quand ils le veulent. Ceux-ci ont des arrières Vassaux qui en usent souvent de même à leur égard. Une petite partie de la Nation vit indépendante, sous le titre d'*Oramcai* ou Noble, & vend ses services à celui qui les paie le mieux ; le corps de la Nation est composé de serfs, & vit dans l'esclavage.

Avec de telles Loix, les Malais sont un Peuple inquiet, aimant la navigation, la guerre, le pillage, les émigrations, les Colonies, les entreprises téméraires, les aventures, la galanterie ; ils parlent sans cesse d'honneur, de bravoure, & dans le vrai, ils passent chez ceux qui les fréquentent, pour le Peuple le plus traître & le plus féroce qu'il y ait sur la terre ; & ce qui paroît fort singulier, c'est qu'ils parlent la langue la plus douce de l'Asie. Ce que le Chevalier de Forbin a dit de la férocité des Macassars est exactement vrai, & convient également à tous les Peuples Malais. Plus attachés aux Loix insensées de leur prétendu honneur qu'à celles de la justice & de l'humanité, on voit toujours parmi eux le fort attaquer le foible ; leurs traités de paix & d'amitié ne durent jamais au-delà de l'intérêt qui les leur a fait faire ; ils sont toujours armés & toujours en guerre entr'eux, ou occupés à piller leurs voisins.

Cette férocité que les Malais qualifient de bravoure, est si connue des Compagnies Européennes qui sont établies aux Indes, que toutes se sont accordées à faire un règlement qui défend aux Capitaines de leurs vaisseaux qui vont dans les Isles Malaises de prendre à bord aucun Matelot de cette Nation, ou tout au plus dans un extrême besoin, d'en prendre plus de deux ou trois : on a vu quelquefois de ces hommes féroces embarqués imprudemment en très petit nombre, attaquer dans le moment qu'on y pensoit le moins, un vaisseau, le poignard à la main, & tuer beaucoup d'hommes avant qu'on pût s'en rendre maîtres : on a vu des bateaux Malais, armés de vingt-cinq à trente hommes, aborder hardiment des vaisseaux Européens de quarante canons, pour s'en emparer & massacrer avec le poignard une partie de l'équipage : l'Histoire Malaise est pleine de traits semblables, qui tous annoncent la férocité la plus téméraire.

Le Malais qui n'est pas serf est toujours armé, il rougiroit de sortir de sa maison sans son poignard qu'il nomme *crisse* ; l'industrie de la Nation s'est surpassée dans la fabrication de cet instrument destructeur.

Comme il passe sa vie dans l'inquiétude & dans l'agitation, il ne sauroit s'accommoder d'un habillement ample & large tel qu'on en voit chez tous les autres Asiatiques ; les habits du Malais sont justes au corps & chargés d'une multitude de boutons qui les serrent de toutes parts : on rapporte ces petites observations pour prouver que dans les climats les plus différents, les mêmes Loix donnent des mœurs, des usages & des préjugés semblables : leur effet est le même relativement à l'agriculture.

Les terres possédées par les Malais sont en général de très bonne qualité, la nature semble avoir pris plaisir d'y placer ses plus excellentes productions, on y voit tous les fruits délicieux de l'Asie, & une multitude d'autres fruits agréables qui sont particuliers à ces Isles. Les Campagnes sont couvertes de bois odoriférans, tels que le bois d'aigle ou d'aloës, le santal & le cassia odorata, espece de canelle : on y respire un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui se succèdent toute l'année, dont l'odeur suave pénètre jusqu'à l'ame, & inspire la volupté la plus séduisante ; il n'est point de voyageur qui en se promenant dans les Campagnes de Malacca, ne se sente invité à fixer son séjour dans un lieu si plein d'agrémens, dont la nature seule a fait tous les frais.

Les Isles Malaises produisent beaucoup de bois de teinture, sur-tout du sapan, qui est le même que le bois de Brésil : on y trouve plusieurs mines d'or, que les Habitans de Malaca & de Sumatra nomment *Ophirs*, & dont quelques-unes, sur-tout celles que renferme la Côte Orientale de Celebes & Isles adjacentes, sont plus riches que toutes celles du Pérou & du Brésil : on y connoît des mines de cuivre naturellement mêlées d'or, que les Habitans nomment *tombaga*, des mines très abondantes de calin ou d'étain fin, dans les Isles de Sumatra & de Banca ; enfin une mine de diamant, à Succadana dans le sud-est de Borneo. Ces Isles possèdent exclusivement le rotin, le sagou, le camphre & les aromates précieux que nous connoissons sous le nom d'épicerie fines.

La mer d'accord avec la terre, leur fournit la pêche la plus abondante, & de plus l'ambre gris, les perles & les nids d'oiseaux si recherchés en Chine, formés dans les rochers avec le frai de poisson, par de petites hirondelles de mer, nourriture pleine de substance que les Chinois ont payé long tems au poids de l'or, & achètent encore à un prix excessif.

Au milieu de tous ces dons de la nature, le Malais est misérable ; parceque la culture des terres abandonnée aux esclaves, est un art méprisé : ces cultivateurs malheureux, sans cesse arrachés aux travaux champêtres par des maîtres inquiets, qui aiment mieux les employer à la guerre & aux expéditions maritimes, ont rarement le tems & jamais le courage de donner à leur terre de bons labours : le pays reste presque tout en friche : on ne lui fait pas produire le riz ou les grains nécessaires à la subsistance de ses Habitans.

Le Sagou

L'arbre de sagou supplée en partie au défaut des grains ; cet arbre admirable est un présent de la nature, bien fait pour des hommes incapables de travail, il ne demande aucune culture ; c'est un palmier qui croît naturellement dans les forêts à la hauteur d'environ vingt-cinq à trente pieds, il devient quelquefois si gros qu'un homme a de la peine à l'embrasser, il se multiplie lui-même par ses graines & ses rejettons ; son écorce ligneuse a environ un pouce d'épaisseur, & couvre une multitude de fibres allongées qui s'entrelacent les unes dans les autres, enveloppant une masse de farine gomeuse ; dès que cet arbre est mûr & prêt à donner sa substance, il l'annonce en se couvrant à l'extrémité de ses palmes d'une poussière blanche qui transpire au travers des pores de la feuille ; alors le Malais l'abat par le pied, le coupe en plusieurs tronçons qu'il fend par quartier, il en tire la masse de farine qui y est renfermée, & qui est adhérente aux fibres qui l'enveloppent ; il délaye le tout dans l'eau commune, qu'il passe ensuite au travers d'une chausse de toile fine pour en séparer tous les fibres : lorsque cette pâte a perdu une partie de son humidité par l'évaporation, le Malais la jette dans des moules de terre de différentes formes, & l'y laisse sécher & durcir : cette pâte est une nourriture saine, elle se conserve ainsi pendant plusieurs années.

Pour manger le sagou, les Indiens se contentent de le délayer dans l'eau , quelquefois ils le font cuire, ils ont l'art de séparer la fleur de cette farine, & de la réduire en petits grains de la forme à-peu-près des grains de riz ; ce sagou ainsi préparé est préféré à l'autre pour les vieillards & pour les infirmes, il est un excellent remède pour les poitrinaires : lorsqu'il est cuit dans l'eau pure ou dans le bouillon, il se réduit en une gelée blanche très agréable au goût.

Quoique le palmier sagoufere se trouve naturellement dans les forêts, néanmoins les Chefs Malais en font des plantations considérables, & c'est-là une de leurs principales ressources pour se nourrir. On en trouve présentement à Paris, & l'usage en est aussi sain qu'agréable.

Les Malais auroient de quoi former les plus beaux vergers du monde, s'ils se donnoient la peine de rassembler des plants de tous les excellens fruits que la nature leur a donnés : on trouve leurs arbres fruitiers plantés çà & là autour de leurs maisons, & dispersés dans leurs terres sans ordre.

Les Habitans de la grande Isle de Java sont un peu plus agriculteurs que les autres Malais, depuis qu'ils sont soumis aux Hollandois. Ces Négoçians Souverains ont profité des désordres occasionnés par leurs loix féodales, pour les mettre tous sous le joug, en détruisant avec art la puissance des Rois, par celle de leurs vassaux, puis celle des vassaux, par des secours donnés à propos aux Rois à demi terrassés. Aujourd'hui les Javanois commencent à revenir de l'inquiétude que leur causoient leurs Loix qu'ils ont presque perdues, ils cultivent avec succès le riz, le café, l'indigo & la canne à sucre, ils élèvent dans la partie orientale de l'Isle & dans celle de Madur & de Solor qui en sont voisines, des troupeaux de buffles d'une grosseur monstrueuse, dont la viande est très bonne, & qui sont d'un grand service pour le labourage ; ils y ont aussi des troupeaux nombreux de bœufs de la plus belle & de la plus grande espece.

Camboye.

Les terres de *Camboye* & de *Tiompsa*, voisines des Malais, ne sont pas moins favorisées de la nature, elles ont été cultivées & couvertes d'Habitans, on y voit encore les traces des sillons & les ruines des édifices ; celles de l'ancienne Ville Capitale sont des monumens d'une architecture solide.

Mais les guerres étrangères & les dissensions civiles ont anéanti ces Peuples, on n'y trouve plus que quelques misérables, vivant de racines sauvages, sans culture & sans arts.

Ponthiamas.

C'est au milieu de ces Nations que vint s'établir le généreux *Kiang-tzé*, apportant dans une contrée naturellement fertile, des richesses, & sur-tout la science & la sagesse de sa Patrie.

Tout Chinois est élevé dans la plus haute vénération pour *l'agriculture*, & si l'on veut voir cet *art*, pere de tous les autres, dans son triomphe, c'est à la *Chine* qu'il faut l'admirer.

La plus grande ambition parmi ce Peuple si nombreux & si policé, c'est d'acquérir des *propriétés foncières*. Le sage *Kiang-tzé* distribua celles de la Baye de Cancar à ses nouveaux Colons, il fit lui-même à ses frais les *avances* de leur établissement & de leur culture.

Parmi tous les arts de notre Europe, qu'il avoit connus dans ses voyages aux Isles Philippines & à Batavia, ce grand homme n'avoit estimé que celui de nos fortifications, dont il avoit besoin pour se défendre contre des voisins dangereux. Il bâtit des Forts & les garnit d'artillerie, pour protéger les défrichements de ses nouveaux Citoyens.

La législation de Ponthiamas fut simple comme celle de la nature, *propriété, liberté*.

Kiang-tzé ne voulu prendre aucun titre, aucune marque de distinction, il se contenta d'être le *Pere* des nouveaux Colons, & de leur montrer l'exemple du travail ; il se réserva des domaines, & les fit cultiver à son profit par ses propres animaux & des Domestiques à ses gages.

Les succès furent prodigieux dans une terre excellente & toute neuve ; le bruit s'en répandit à la Chine, & dans toutes les Isles de cette vaste contrée de l'Asie où les Chinois se sont établis pour cultiver, jusqu'à Batavia.

Le Fondateur de Ponthiamas vit accourir de toute part de nouveaux Agriculteurs. On abbatit les forêts, on déblaya le lit des rivières, on fit des canaux, & bientôt la troupe de *Kiang-tzé* devint un Peuple.

Son Port étoit ouvert à tous les Négociants, & la terre toute prête pour quiconque vouloit l'adopter. Travailler à son bien-être, fut le principe universel. La Loi de la nature & l'exemple du *Pere* furent si puissants, qu'on n'y pensa pas même à usurper la propriété d'autrui, à gêner en rien sa liberté ou à troubler son bonheur.

Kiang-tzé vit avant sa mort, le Ponthiamas couvert d'Habitants riches & vertueux. Les Peuples voisins le respectoient comme un grand Prince, & lui donnoient le titre de Roi : ses Concitoyens l'appelloient simplement leur *Pere*. Il est mort au milieu d'eux, dans un âge très avancé, plein de gloire, comblé de plaisirs & de bénédictions.

Son fils marche sur les traces d'un si digne *Pere*, avec la même simplicité, la même ardeur du travail : Monarque dans l'esprit de toutes les Nations qui l'entourent; plus qu'Empereur dans le cœur de ces honnêtes Habitants, qui doivent leur existence & leur félicité à la grandeur d'ame de son Pere, & à la sienne ; Citoyen, Propriétaire & Commerçant, comme un autre, à ses propres yeux.

Les terres de Ponthiamas sont aujourd'hui, par leur fertilité, le grenier de toute cette contrée ; une ressource, dans les mauvaises récoltes, pour les Chinois, les Malais, & tous leurs voisins.

Nous doutons que nos Lecteurs aient vu dans toute l'Histoire de nos Nations semi-barbares d'Europe, beaucoup de noms qu'ils prononcent désormais avec plus de respect & d'attendrissement que celui de *Kiang-tzé*.

NOUS nous félicitons d'être les premiers à rendre un hommage public à sa vertu sublime, & à sa bienfaisance héroïque.

FIN.